

[N° 52] 2020

# Le journal de La Joliette



[UBAC] 838

Fr. 5.-



© John Howe - [www.john-howe.com](http://www.john-howe.com)

## A ne pas louper !

Sur le site [joliette.ch](http://joliette.ch), dans le menu déroulant UBAC838, oyez les podcasts:

- Sur le fil de la lame...
- Le couteau suisse...
- Mémoire du Struthof...
- Bienvenue à L'Antabuse !
- Le Diable...
- La Fleur...
- Tu vas chez Madame T ?

Sur YouTube, écoutez *Instrumots* avec la chaîne Just Thierry !

# Edito

*Et que nos cœurs chaque jour s'ouvrent à la fraîcheur et à l'éclat des coquelicots.*

Christian Bobin

Un bouquet de coquelicots offre du réconfort à ceux et celles qui le reçoivent. En cette période pandémique, tel est le dessein de ce numéro qui vous propose de découvrir des oeuvres gentiment offertes par des artistes suisses, principalement romands : écrivains, artistes-peintres, poètes, dessinateurs, graffeurs, photographes, etc...

Frêle et vulnérable, d'une couleur intense, le coquelicot s'épanouit partout où ses graines se posent, du champ de blé au pierrier, des bords de la route à la profondeur des grandes prairies. Dans la terre, où il s'enracine, il n'a besoin ni d'arrosage ni d'engrais, il accueille les pluies du ciel. Il fleurit principalement au printemps et en été, entre avril et août. Il arrive qu'il fleurisse une deuxième fois en automne, vers la fin du mois de septembre, pour notre plus grand bonheur.

Symbole du repos, de la quiétude, de la consolation et de la renaissance, le coquelicot calme les chagrins et favorise l'oubli. Fleur qui se fane relativement vite, il transmet également un autre message : la beauté de la vie est éphémère et il faut donc profiter de chaque jour autant que possible. De surcroît, chacune de ses capsules essaimant des milliers de graines, il symbolise la fertilité.

Que ce journal vous apporte de nombreux plaisirs littéraires et visuels, tel est le souhait de votre humble rédacteur en chef, caricaturé ci-dessous.

Thierry FAUX



© SAM [www.facebook.com/ghiles.hamza.sam](http://www.facebook.com/ghiles.hamza.sam)

# Anecdote africaine

Cinq heure quarante-cinq du matin, Kinshasa, capitale de la République Démocratique du Congo. Mon pick-up est prêt, mon fidèle bras-droit, Simon est là. Nous allons pouvoir nous mettre en route.

Le gouvernement a bénéficié d'un financement du Front Monétaire International pour la construction d'écoles, et du fait de ma position, je dois superviser plusieurs dossiers. L'Armée du Salut, pour qui je travaille, gère la construction d'une bonne dizaine de ces écoles pour différentes collectivités. Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec le diocèse de Mbanza-Ngungu, à environ trois cents kilomètres de Kinshasa. Le diocèse se trouve à Kisantu. Ce village, réputé pour son jardin botanique datant de l'époque coloniale, se situe à cinq kilomètres du chef-lieu, Mbanza-Ngungu.

Nous partons tôt car il y a de la route à faire et de cette manière nous éviterons les embouteillages monstrueux qui jalonnent les avenues de Kinshasa, ville de quinze millions d'habitants. Un peu plus de trois heures plus tard nous arrivons à Kisantu et recherchons le diocèse.

Dès que nous nous retrouvons en présence de nos interlocuteurs, je me rends compte qu'ils ne sont pas satisfaits. Ils auraient préféré recevoir l'argent directement. De notoriété publique, les détournements de fonds sont monnaie courante dans cette région du globe. Après de tumultueuses discussions pour leur expliquer que ce n'est pas possible, ils se décident à nous adjoindre une personne qui doit nous accompagner afin de nous indiquer l'endroit où doit être construite l'école.

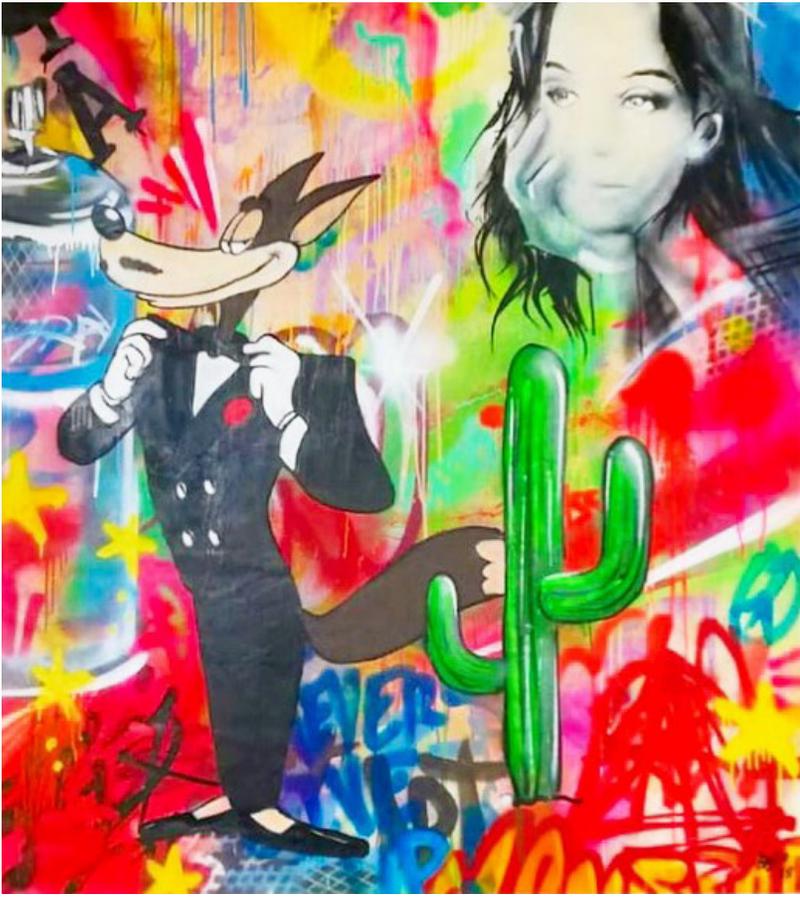
Nous nous mettons donc en route et empruntons un petit chemin de brousse, pas très dégagé, qui s'enfonce dans la savane. Plus nous avançons, plus le chemin rétrécit et s'estompe parmi les hautes herbes qui bordent la piste. Au bout d'un moment, nous nous retrouvons pressés par la végétation. Les tiges des herbes et les branches des arbustes fouettent les rétroviseurs et les vitres du véhicule. Même notre accompagnant ne semble pas savoir où il nous emmène. Cela fait plus d'une heure que nous avançons péniblement et la situation empire. La piste se devine à

peine tant la végétation l'a envahie. Il y a même des pousses d'arbres qui sortent au milieu. Ce n'est plus possible d'avancer alors que nous ne voyons même plus où va nous mener ce simulacre de chemin. Après une brève conversation avec la personne qui nous accompagne, je me rends compte qu'effectivement, il ne sait pas où il va et que ses chefs lui ont demandé de nous promener. Je prends alors la décision de faire demi-tour et de retirer ce dossier de notre liste. Je fais descendre les passagers du véhicule car le demi-tour risque d'être épique. Les ornières de la piste font quasiment quatre-vingts centimètres de hauteur. Il n'y a pas beaucoup de place pour effectuer la manœuvre de retournement. J'y arrive tout de même, mais mon pick-up fait d'énormes bonds et la végétation ne facilite pas l'opération. Enfin, après un quart d'heure de manœuvres et passablement de transpiration (n'oublions pas que nous sommes au centre de l'Afrique, juste sous l'équateur : la température est étouffante), mon véhicule se retrouve dans la bonne direction pour retourner à Kisantu. Mes passagers se réinstallent et nous repartons en sens inverse, histoire de retrouver « la civilisation ». Une heure de plus s'est écoulée quand nous arrivons dans le village de Kisantu et que nous retrouvons le diocèse.

Il me reste à expliquer, sans perdre mon calme, à ces messieurs, que malheureusement, vu leur attitude, nous avons décidé de ne pas construire leur école. Par conséquent, un autre village en bénéficiera. Il va sans dire qu'ils apprécient très moyennement mes paroles. Mais, en l'occurrence, c'est moi qui décide. La journée qu'ils m'ont fait perdre, à cause de leur mauvaise foi, m'a renforcé dans mon opinion. Ils voulaient gérer le dossier pour pouvoir bénéficier d'argent facile. Après avoir pris congé, assez froidement, il faut le reconnaître, nous reprenons la route, direction Kinshasa, déçus par cette journée infructueuse. L'attitude du diocèse prive ainsi une population du bienfait qu'une école lui aurait procuré.

Mais ne vous en faites pas, nous en avons construit encore plusieurs de ces écoles rurales et de nombreuses personnes ont pu profiter de l'éducation qu'elles leur ont distillé.

Claude HUGUENIN



© BARO - graffeur.ch



© Pascal BAUMANN - graffit-inside.ch

# Chocolat

Aux noisettes, au lait, praliné, fourré, noir amer... On habitait au Mali, au Burkina, au Togo. Chez nous, vous aurez un vélo et vous irez à l'école, ils ont dit. A la place du vélo, on a reçu une machette Et l'école a duré une matinée Le temps d'apprendre à aller chercher les fèves en haut des arbres, Le temps d'apprendre à les fendre, Le temps d'apprendre à remplir et à porter les sacs de cabosses

Aux noisettes, au lait, praliné, fourré, noir amer... On a entre six et seize ans On est plus d'un million Enfermé dans des camps À grimper, fendre, porter À porter des sacs lourds Plus lourds que nous Pour le patron

Aux noisettes, au lait, praliné, fourré, noir amer... On n'est pas payés, juste forcés de travailler 12, 14 heures par jour Sans se blesser, sans se couper Parce que si on se blesse, si on se coupe On n'est pas soignés et on oublie de nous donner à manger

Aux noisettes, au lait, praliné, fourré, noir amer... Le patron dit que les gens d'ailleurs aiment notre cacao De plus en plus Il faut le cultiver Encore et encore Travailler, travailler Sous sa surveillance et ses coups Sans pouvoir s'échapper

Aux noisettes, au lait, praliné, fourré, noir amer... On n'en a jamais goûté Pas même un carré Paraîtrait pourtant que c'est délicieux N'est-ce pas, le chocolat ?...

Emmanuelle DELLE PIANE

Extrait de *Les Petites Personnes* - Editions Lansman



© Fabien NISSELS - [www.fnissels.ch](http://www.fnissels.ch)

# L'apprenti faiseur de cadrans

Un mois après la foire d'été du Locle, Jacob se trouvait dans sa chambre. Long et maigre comme un manche de pioche, pâle, l'œil plein d'intelligence, il tombait fréquemment malade. Il venait d'installer une planche épaisse près de la fenêtre. Passionné par ce qu'il faisait, entouré de chiens assoupis, sa vie oscillait entre son nouveau lieu de travail et la cuisine.

Le temps restait au beau fixe. Il ne fallait pas plus de lumière extérieure pour éclairer un cadran de pendule en étain qu'il ciselaient avec raffinement. Ses amis, François et Guillaume, le regardaient à l'œuvre.

« *Penses-tu vraiment mieux gagner ta vie en restant seul entre tes murs à graver des cadrans en étain que d'aller travailler aux champs ?* », demanda François.

— *Non seulement je vais mieux gagner ma vie, mais je vais certainement moins m'échiner que toi à cultiver quelques lopins de terre. Si, pour mes maîtres tu n'es ni un incapable, ni un homme indigne pour pratiquer cette profession, tu peux t'y mettre. Quand tu auras terminé tes quatre ans d'apprentissage, tu seras reconnu comme «faiseur de cadrans».*

— *Je préfère la terre. Je ne souffre pas de mon statut de paysan, ni de pauvreté.* »

François savait ce qu'il désirait. Et il avait la détermination pour y parvenir. Sa nature remuante, sauvage, se plierait difficilement au travail à l'établi.

Jacob se tourna vers Guillaume. « *Si tu le veux, je pourrai bientôt t'apprendre toutes les ficelles du métier. Tu ne te sentiras jamais seul, concentré à l'établi. Il y a, tout de même, des moments de solitude complète lorsqu'une pièce se brise entre tes doigts.*

— *C'est à réfléchir* », répondit Guillaume plus enthousiaste que François. Emprunté par sa grande taille et son poids, il cachait son double menton sous une écharpe.

Plongé dans le détail de ses gestes, le dos très droit, Jacob continuait d'entamer délicatement, accompagné d'un tres-saillement de fierté, le cadran en étain de sept pouces de diamètre avec différents outils, des burins et des échoppes.

Le cadran avait en son centre un disque de laiton mat. Protégé par un verre plat, il occupera toute la largeur du boîtier. Écoutant d'une oreille distraite les commentaires de ses amis, Jacob repoussait, à l'aide d'une pointe sèche, la matière sur les arêtes des chiffres romains gracieusement allongés. De

simples fleurons les séparaient.

Jacob prit un compas pour aligner au crayon deux cercles extérieurs aux heures afin de graver les chiffres arabes affichant toutes les cinq minutes. Quand le cadran sera terminé, ses gravures remplies de cire noire, il le nettoiera à l'aide d'un chiffon imbibé de bière chaude, additionnée de savon.

Ensuite, il ajourera, guillochera une fine applique de laiton qu'il placera sous le cadran, telle une bavette sous le menton d'un enfant.

« *Pourquoi divises-tu ton cadran en douze heures ?* », interrogea François.

« — *Parce que ce nombre est divisible par deux, trois, quatre et six. C'est plus facile pour faire des divisions de mesure, contrairement par exemple, au chiffre dix, divisible que par deux et cinq.* »

Guillaume croisa ses mains sur l'établi. « *C'est une pendule de Frédéric Leschot que tu fais ?* »

— *Il s'est lancé dans l'horlogerie. Il a reçu les ébauches de son mouvement à deux ressorts. Sur l'une des platines renfermant les rouages, je graverai son nom.* »

Frédéric Leschot, paysan montagnard, se passionnait pour ce métier. Il avait déjà vendu des pendules, dites religieuses ou Louis XIII par la simplicité de leur style. Le boîtier, reposant sur quatre pieds tournés dans du bois de tilleul, montrait la forme droite d'une façade d'église. Les parties latérales avaient une ouverture vitrée pour apercevoir le mécanisme. Cinq tourillons en bois sommaient le chapiteau, tandis qu'un seul se trouvait au bas de la console assortie. L'horlogerie lui résistait. Loin se trouvait le jour où il portera une perruque comme les penduliers réalisant des affaires.

Jacob sortit d'un tiroir une paire d'aiguilles en acier. La petite était mieux ouvragée que la longue.

« *La complexité du dessin les font appeler «aiguille persil», expliqua-t-il, montrant celle des heures pincée au bout d'une brucelle qu'il tenait. L'aiguille des minutes, plus longue, permet de pointer chaque graduation répartie sur le pourtour du cadran. Elle indique ainsi l'heure exacte.* »

— *Ben ça alors ! c'est toi qui les as faites ?*, s'étonna Guillaume tout en admirant l'habileté manuel de Jacob.

— *Ça n'est pas si difficile, par rapport à la fine bavette placée*

*sous le cadran, répondit-il. C'est de la véritable dentelle en laiton. Un bon artisan ne se presse jamais, il doit prendre son temps.*

*— Pourquoi une pendule s'appelle «pendule»? , questionna encore François.*

*— Christian Huygens, un savant hollandais, créa en 1657 la première horloge à pendule fonctionnant avec précision. Elle apportait des nouveautés comme le balancier recevant son impul-*



© SOY - [www.soyr2f.ch](http://www.soyr2f.ch)

sion par l'intermédiaire d'une pièce s'appelant la «fourchette». C'est le cœur du mécanisme. L'horloge se disait à «pendule». Le nom de cet accessoire donna finalement le nom à l'objet. »

S'étirant le dos, Jacob se leva de son établi en ayant la sensation du travail bien fait. « Je dois rendre visite à Abram-Louis Sandoz. Désirez-vous m'accompagner ? »

Abram-Louis Sandoz, fils de paysan, éleveur de bétail, s'occupait à divers travaux manuels. L'art d'ébéniste de boîtiers de pendules, dans lequel il était passé maître, il l'apprit en regardant les tours de mains des anciens. Notant dans son journal personnel tous les événements politiques, religieux ou économiques de la contrée, il n'oubliait pas d'y mentionner sa vie familiale, ses comptes et ses observations météorologiques.

Copiant les modèles français mais les simplifiant, Abram-Louis Sandoz façonna le boîtier. Jacob devait lui apporter le cadran pour contrôler que l'arrondi du dessus de la porte l'épouse parfaitement.

En allant à son atelier, ils passeront par les Grands Quartiers des Vieilles Chaux. Ils s'arrêteront chez Abraham Jaquet-Droz, un autre pendulier agriculteur. Son fils, âgé de quatre ans, Pierre, parlant et comptant déjà très bien, se révélait vif et intelligent.

Le trio s'éloigna de la ferme. Des essaims de mouches virevoltantes bourdonnaient au-dessus des tas de fumier. Des poules gloussaient, picoraient, semblaient aller et venir de partout librement. Ils entendirent des cris aigus et désespérés d'un cochon qu'on égorgeait.

Ils croisèrent peu de monde, sinon des fermiers remettant une route cabossée en état à l'aide de pioches et de pelles. Plus loin, un groupe d'enfants aidait à sauter à la grande corde l'un de leurs camarades.

« Et si, demain, nous allions au Locle danser sur des ritournelles, proposa joyeusement Guillaume.

— Vu le climat pourri de notre chère ville voisine, tu rouilleras sur place, rétorqua François. Allons plutôt chasser le lièvre à La Sagne. »

Thierry AMSTUTZ  
Horloger - écrivain  
Démonstrateur des automates des Jaquet-Droz  
au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel (MAH)

# La dispute

La table était débarrassée. Les miettes gisaient là. Ils étaient assis autour de la table, assiettes empilées à côté de l'évier, miettes sous les yeux, serviettes de toile froissées, tachées. Personne ne lui avait demandé de raconter l'école. D'habitude, elle racontait le test répété la veille, les pièges tordus, les bouts de gomme et les billets de triche. Rien de ça ce soir-là. Il faisait encore jour. Ce serait bientôt les vacances. D'habitude elle passait une semaine ou deux chez les grands-parents. Mais ils n'avaient pas parlé de ça non plus : ni d'école, ni de vacances. Ils avaient mangé en se passant le sel. Elle s'est levée pour débarrasser les verres. Dans son dos, la dispute a éclaté.

Une insulte a jailli, suite à un mouvement précis – à cause de ce mouvement ? Aurait-elle dû rester immobile, surveiller les miettes ? Elle ne pouvait pas se retourner. Les mots étaient lâchés comme des chiens et ça aboyait sec. Elle aurait pu laisser tomber les verres : ils se seraient tus. Ils auraient peut-être ri, ou l'auraient grondée. Mais elle posa les verres délicatement ; seules les voix s'entrechoquaient. Elle aurait dû dire qu'elle avait gagné une course, montrer son dernier dessin. Ça les aurait retenus. Elle aurait pu dire qu'on l'avait frappée à la récréation : qu'ils se sentent unis pour elle. Si elle restait là, le dos tourné, à ranger, comme si de rien n'était, ils se diraient : on ne peut tout de même pas s'insulter devant elle !

Mais la dispute enflait. Ses gestes ralentissaient pour conserver leur précision, sans perdre un éclat de mots. Elle aurait pu faire volte-face, mais elle ne voulait pas voir leurs visages tordus de colère. Elle chargeait le lave-vaisselle. Ils ne disaient pas « *va dans ta chambre* ». Tant qu'ils ne disaient pas « *va dans ta chambre* », elle ne bougerait pas. Elle avait le droit de savoir. Se sentait-on mieux après une dispute ? Comme après un orage, quand le nuage est crevé, la pluie écrasée au sol et ruisselante... Se sent-on mieux, après ? Pas sûr : arbres fendus, brûlés, perte d'intensité, terre noyée, fruits hachés par la grêle.

Le lave-vaisselle était plein. Elle aurait voulu se retourner, dire quelque chose, faire celle qui ne comprend pas, montrer qu'elle n'y croyait même pas à cette dispute ; ils ne pourraient jamais la gaver d'amertume. Mais il fallait encore qu'elle nettoie l'évier, le plan de travail, remette sel et poivre en place. « *On n'a pas mangé le dessert.* » Ça lui avait échappé. Elle ne voulait pas le dire à haute voix, mais ça lui



© SILAS - benjaminjendly.com

avait échappé. Silence dans son dos, vague de froid. Ne pas se retourner. Ils avaient oublié qu'elle était là. Ils se turent. Personne ne savait quoi dire.

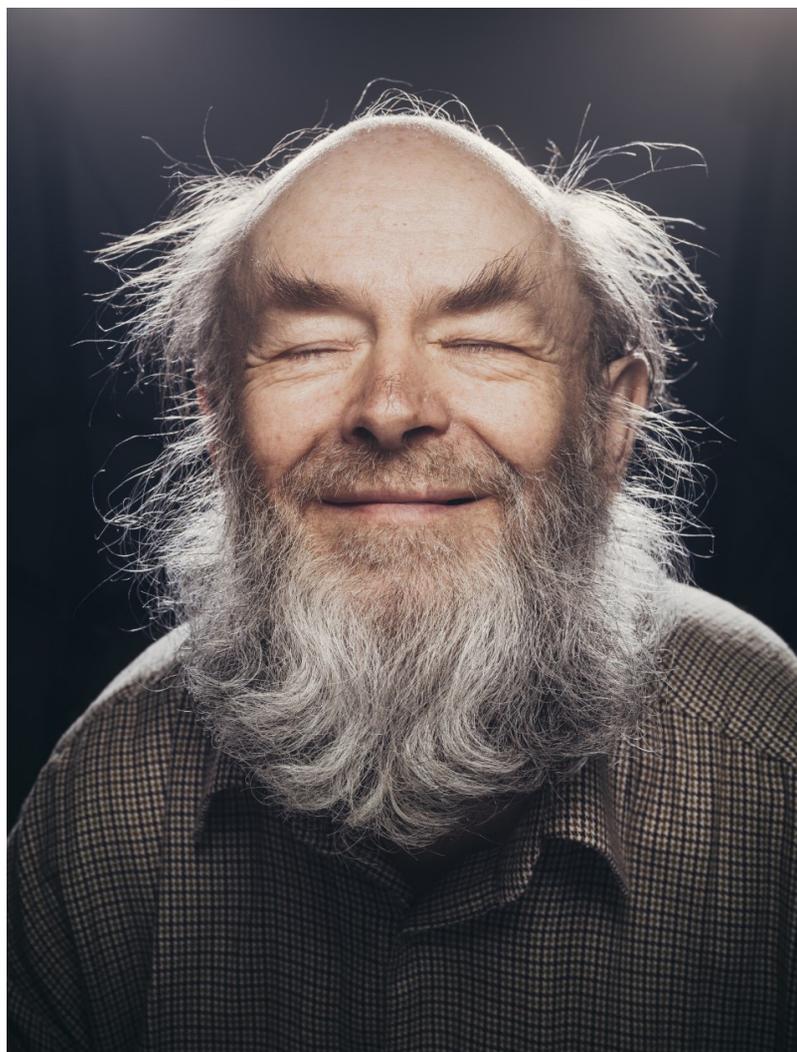
Les chaises grincèrent au sol. Ils changèrent de position. Peut-être attendaient-ils qu'elle les interrompe. Ils reprirent leurs esprits, refourbirent leurs armes. En position. Feu ! Elle s'accrocha. Ils pourraient bien se disputer pendant des heures, elle trouverait quelque chose à faire. Ils ne pouvaient pas se détruire, parce qu'elle était là. Il n'y avait pas d'amour auquel renoncer. Les plaques n'avaient jamais été si propres ; encore un coup de patte à l'ensemble, faire briller le chrome du robinet, sécher l'évier. Ils avaient compris. Ils la virent. Ils se retinrent encore un instant : « *va dans ta chambre* ». Elle aurait voulu les aveugler de miettes, leur filer des coups de pied, crier qu'elle les aimait quand même. « *Ne reste pas là* ». Ce ne serait pas à elle de se cacher. Les gants claquèrent, elle les jeta dans l'évier et se mit à courir. Ils n'avaient même pas vu qu'elle avait rangé.

Odile CORNUZ

# Un petit rêve...

J'ai rêvé, hier, d'un drôle de petit lutin.  
Il était vif,  
Il était fin,  
Et il était sacrément malin.  
Il aimait les mots à tel point  
Qu'il les a appris à tous ses petits copains.  
Grâce à lui, les petits lutins ont pu  
Combattre le gros monstre « Bêta-crétin ».  
Depuis ce jour-là, dans la forêt, tout au loin,  
Tous les lutins vivent heureux et malins !

Maryjo



© Guillaume PERRET - [www.guillaumeperret.com](http://www.guillaumeperret.com)

# J'ai vu passer le temps passé

J'étais assise sur le banc arrondi de la place du Coq-d'Inde. J'avalais goulûment les premières cerises achetées au marché. Les gens buvaient leur café sur les terrasses déployées et le soleil jouait avec les feuilles de platané, traçant des taches mouvantes sur les manteaux, que personne n'osait encore réduire. Je vis passer le temps passé. Il portait le même béret que mon grand-père. De profil, son sourire recourbé aux dents espacées comme les notes d'un bandonéon, me rappelaient les dessins effrayants du « Struwwelpeter ». Monsieur Tempassé, fort heureusement, ne souriait pas pour avoir vu le pauvre Konrad se faire couper les pouces ou Paulinette réduite en cendre. Il avait le sourire béat de celui qui déguste des yeux un plat de choix. Il semblait heureux de se trouver là, sur la place du Coq-d'Inde, sous les rayons du soleil de mai. Son sourire était figé et quoi qu'il regarde, on voyait sa bouche en demi-lune parsemée de dents rondes. Il regardait tout ce qui l'entourait avec un regard étonné. Il faisait de petits pas, appuyé sur sa canne. Il levait les jambes comme une marionnette à fil, l'une après l'autre à partir du genou et ses pieds tremblotaient. Il hochait du chef comme ces jouets de métal rigides dont la tête est fixée sur un ressort. C'est qu'il était si vieux, Monsieur Tempassé, qu'il aurait dû depuis longtemps reposer sous une pierre tombale. Mais ses enfants avaient dû l'oublier durant de longues années dans une armoire, dont il était finalement ressorti, couvert de poussière. Ou alors, après un somme dans son cercueil, le Seigneur des cieux lui avait-il offert une seconde chance ? Sa peau était brune, épaisse et ridée. Son visage, criblé de trous et parsemé de verrues ressemblait à ces pains aux olives cuits au feu de bois que l'on vend au marché. Sur la place du Coq-d'Inde, il y a un boulanger, un vidéo-club, un magasin de meubles, une fleuriste, un vendeur de bijoux, une marchande de vins, mais Monsieur Tempassé entra chez l'antiquaire. Allez savoir pourquoi. Peut-être voulait-il analyser la poussière qui le recouvrait pour savoir depuis combien de temps il était resté endormi dans l'armoire ou alors cherchait-il un objet de sa vie d'avant ?

Monsieur Tempassé n'est pas ressorti de chez l'antiquaire, du moins je ne l'ai pas vu. Peut-être a-t-il trouvé une armoire à son goût et s'y est-il endormi. Peut-être que l'antiquaire l'a mis en vitrine, croyant pouvoir vendre cette momie à bon prix. Je me plais à croire que Monsieur Tempassé était en fait l'émanation de l'âme des objets du magasin d'antiquai-

tés. Sous l'impulsion d'un béret un peu futé et d'une canne encore guillerette, les esprits du temps passé avaient fabriqué un personnage afin de pouvoir sortir sur la place du Coq-d'Inde et humer un peu le printemps.

Lucienne SEREX



© Nicolas SJÖSTEDT - [dessinsnicolas.blogspot.com](http://dessinsnicolas.blogspot.com)

# La Salamandre noire

La saison commence à semer des journées vraiment belles. Il fait bon. Des oiseaux piaillent dans les quelques arbres dont les bourgeons sont en train d'éclater. De profil, se faisant face, une femme et un homme, dans la quarantaine, l'âge où, normalement, l'on est ce qu'on a voulu, termine son repas. Peu de monde sur cette terrasse du petit port lémanique. Trois ou quatre tables sont occupées, pas plus. L'après-midi est déjà bien entamé et, ce dernier vendredi de mai, la plupart des honnêtes gens sont encore au boulot. L'homme, bronzé, svelte, crâne rasé, T-shirt beige fatigué; elle, blonde, cheveux mi-longs, chemisier bleu à courtes manches. Un canon à t'expédier en orbite.

Elle tourne la tête à mon approche, ses yeux en amande me détaillant un brin trop longtemps. En m'installant à quelques mètres d'eux, je remarque que sa main droite précède un poignet fin, cerné par un bracelet en cuir tressé. Qu'elle remonte un genou, puis ramène son pied sur le bord de sa chaise. Elle porte un short en jeans. Pendant quelques minutes, je ne vois plus que ce genou, pâle, ravissant, tenu maintenant par ses mains croisées dont les bagues en argent émettent quelques brillances.

Puis ses doigts farfouillent dans le blé de ses cheveux, puisent une cigarette dans un paquet largement entamé, l'allument à la flamme d'un briquet à jeter. Leurs assiettes terminées, il a commandé une glace au chocolat, elle a choisi un café dégusté à petites gorgées. Ils se parlent peu, elle se contentant de temps à autre de caresser le visage de l'homme du bout des doigts. Elle chausse ses lunettes de soleil qu'elle ôte aussitôt. Nerveuse peut-être...

Elle est sublime sur ce fond de lac où quelques voiliers musardent sous le ciel bleu. Vingt minutes plus tard, ils quittent la terrasse, la femme laissant à son compagnon deux pas d'avance pour me sourire dans un plissement de ses yeux pers. Ils embarquent à bord d'un sloop amarré au ponton «Visiteurs». Recouvrant le quart de sa coque, une salamandre peinte en noir semble prête à plonger. C'est le seul indice que j'ai pour essayer de connaître l'identité de cette belle inconnue...

Est-il possible d'être amoureux d'une femme que vous n'avez jamais touchée? Je me laisse convaincre que la

réponse est oui. Le coup de folie existe. Il a lieu tous les jours, dans une gare, un supermarché, une église ou, comme ici, une buvette au bord d'un lac entre des personnes qui n'osent pas se parler. Est-ce que les êtres qui s'aiment le plus seraient-ils ceux qui ne se parleraient jamais?

Je ne sais pas ce qui m'arrive mais l'envie de la revoir est trop forte, trop intense, trop urgente. Ça fait deux jours déjà que j'y pense sans arrêt. J'ai peur que le lien invisible établi entre nous ne se dissolve dans l'éther du temps. Elle m'obsède. Elle a réussi à instiller son sourire dans ma mémoire. Il peuple mes nuits, l'harmonie de ses courbes se frotte contre ma peau, me réveillant passablement troublé. Il faut que je la retrouve. Je veux continuer à vivre.

Simon VERMOT

Début de *La Salamandre noire* - Editions du Roc.



© ELYN - elyn-world.blogspot.com

# La Fleur

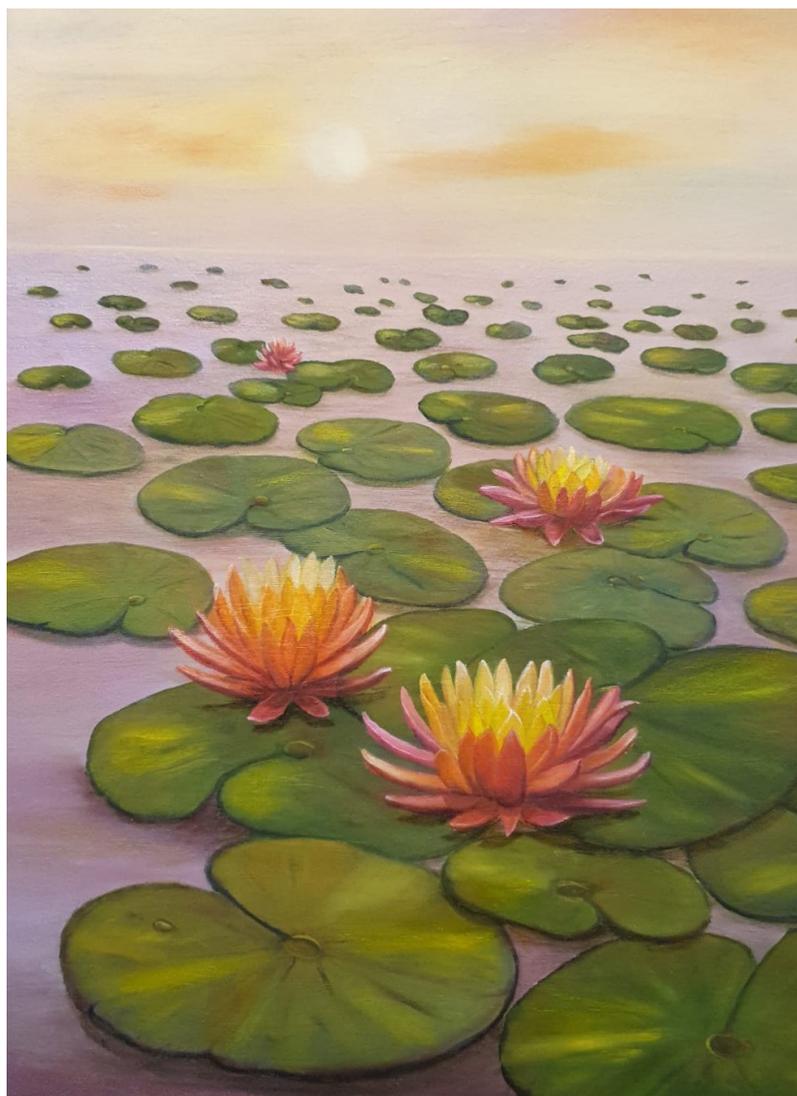
*Le 1er juillet, je me rends dans une magnifique ferme, située à La Jonchère, un petit hameau du Val de Ruz, dans le but d'interviewer Fiorella Moser, qui signe La Fleur, sur son parcours artistique, ses séances d'art-thérapie et ses ateliers créatifs.*

D'origine italienne, plus précisément de Bergame, Fiorella est née au Locle. Ses parents sont arrivés en Suisse dans les années 60 donc elle a été conçue et est née ici. Enfant, sans trop apprécier le dessin, elle aimait peindre. Il y a vingt ans qu'elle a vraiment débuté la peinture. A la retraite, son oncle italien, peintre en bâtiment, a pris des cours de peinture. Un jour, arrivée chez lui, elle a senti une odeur et lui a demandé ce qu'il faisait. Il l'a emmenée dans son bureau transformé en atelier et lui a montré ses peintures. Cette odeur de térébenthine a été un véritable déclic. Peindre est devenu une nécessité absolue.

En 2000, elle a suggéré à Christian Beuret, le précédent responsable de La Joliette, de monter un cours de peinture à l'huile avec une participante qui maîtrisait cette technique. Il a suivi son idée et, pendant trois mois, à raison d'une fois par semaine, Lys a partagé son savoir. Une amie de Fiorella, qui avait fait les Beaux-Arts, est venue, tous les samedis, peindre chez elle, dans les écuries de la ferme. Elles peignaient, chacune de leur côté mais, lorsqu'elle avait une interrogation, son amie lui expliquait en deux mots. Sans vouloir se lancer des fleurs, Fiorella a le sentiment que la peinture est un peu innée chez elle. Son premier tableau a impressionné Lys et son deuxième est toujours accroché chez ses parents.

N'aimant pas trop la gouache, l'aquarelle n'étant pas forcément sa tasse de thé, elle peint uniquement à l'huile, matière noble avec de la texture, qu'il est possible de travailler au doigt. Elle a aussi tâté du dessin au crayon. Ses tout premiers supports étaient des panneaux en fibre de bois, récupérés par La Joliette, recouverts d'une couche de gesso (enduit à base de plâtre et de colle animale, utilisé pour préparer les panneaux de bois destinés à être peints). Puis, elle a commencé à acheter des toiles.

Après des début impressionnistes, au fil du temps, Fiorella a affiné sa technique du figuratif en s'attachant à peindre beaucoup de petits détails. Elle a aussi touché à l'art abstrait. Elle peint en fonction de son temps et de ses envies. N'aimant pas trop la routine, elle suit son instinct. Parfois,



elle a un flash et réalise un tableau en un clin d'œil. La plupart du temps, elle récupère des éléments photographiques sur internet dont elle s'inspire et qu'elle transpose avec sa touche personnelle pour composer sa toile. En général, elle travaille accompagnée de musique douce, classique ou relaxante, selon son envie du moment. Aimant laisser libre cours à son imagination et tenant à appliquer sa touche personnelle, elle ne consent que très rarement à un travail de commande.

Pour la couverture de ce numéro, elle a accepté ma demande parce qu'à part le fait que je désirais des coquelicots, je lui ai laissé une entière liberté quant à la réalisation. Elle peint le pourtour des tableaux pour pouvoir les accrocher directement au mur sans obligation de les encadrer. Fiorella a été exposée au Péristyle de Neuchâtel, puis à Montreux. L'an dernier, à Paris, elle a reçu le deuxième prix du jury pour la catégorie peinture à l'huile. Au commencement, elle peignait tous les samedis dans les écuries de la ferme. Constant qu'elle prenait vraiment plaisir à peindre et perséverait

dans cette voie, son mari, Jean-François les a aménagées, posant un parquet, blanchissant les murs, installant un évier, pour les transformer en un agréable et fonctionnel atelier. Il a installé des supports pour faire sécher les tableaux et fabriqué les chevalets et les palettes.

En 2008, Fiorella commence à pratiquer des massages. En 2010, elle apprend les massages énergétiques. Elle expérimente l'EFT ( Emotional Freedom Technic ), qui libère les émotions en mettant des mots sur des mots. En 2010, l'idée lui vient d'amalgamer ses différents savoirs. Elle met deux ans et demi pour créer et tester sa propre technique : méditer en se connectant à l'énergie universelle et l'envoyer dans les mains pour augmenter sa réceptivité, ouvrir son cœur et des portes de l'inconscient. S'apercevant que cette pratique la libère d'un poids, elle l'essaie sur des hommes et des femmes, des jeunes et des moins jeunes, avec ou sans expérience de la peinture pour voir les effets sur tout un panel de personnes différentes. Constatant d'incroyables résultats bénéfiques, elle décide de donner des cours de peinture énergétique, un art-thérapie de sa création, TLEPE (Thérapie Libérer les Emotions par la Peinture énergétique). En 2012, elle met une petite annonce dans le Courrier neuchâtelois de l'époque. Une journaliste, fort intéressée, la contacte pour rédiger un article. A partir de là, Fiorella prend des groupes de trois-quatre personnes maximum. Son approche, pour se rendre compte si la technique correspond





à la personne, se déroule en quatre séances qui servent aussi à la libérer de sa possible appréhension par rapport à cet art. Au cours de la première séance, elle commence par transmettre à ses nouveaux élèves les bases de la peinture : comment l'appliquer, la diluer, etc... Elle leur explique l'importance de se libérer. Elle les laisse tester la texture de la peinture à l'huile sur une petite toile. Elle leur explicite la méditation préalable au cours, clé pour ouvrir le portail émotionnel. Après cet exercice, les participants et participantes, palette en main, choisissent leurs couleurs, yeux ouverts ou fermés, se mettent à peindre, même à l'aveugle si ils ou elles le désirent, au pinceau, au doigt ou à la spatule. A part exception, il leur faut plus de deux séances pour lâcher prise et poser leurs émotions sur une toile. A la fin du cours, dans une pièce à côté de l'atelier, l'élève a la possibilité d'exprimer, en privé, ce qu'il ou elle a ressenti à Fiorella qui, en retour, lui donne ses impressions. Personne ne peut commenter le travail de quelqu'un d'autre pour éviter qu'il ou elle se referme comme une huître, ce qui serait contraire au but recherché. A la fin de cette période de quatre séances, l'élève arrête ou alors, il ou elle continue à raison d'un cours une fois par mois, souvent le soir, sur une durée qui peut aller de six mois à deux ans. Elle en retire un énorme plaisir parce qu'ainsi, elle aide beaucoup de gens. Elle obtient des résultats surprenants. Il est important pour elle de constater les bienfaits apportés aux personnes.

Malgré les appréhensions de Fiorella, les Ateliers créatifs lancés en 2015, à la demande des participants et participantes des séances d'Art-thérapie, permettent aux élèves, en petits groupes de quatre-cinq personnes, de peaufiner leurs techniques de peinture à l'huile. Fiorella met l'accent sur la créativité. Ils ou elles s'inspirent de supports et s'en imprègnent, mais elle essaie de les amener à mettre leur propre touche. Si des élèves se contentent de copier-coller, elle respecte malgré tout leur travail. Dans une très bonne ambiance, les gens passent un bon moment, rigolent entre eux tout en travaillant. Le but premier est qu'ils prennent du plaisir en toute liberté, même si la peinture est déjà une thérapie. Lorsque les personnes peignent, elles vivent l'instant présent, ici et maintenant, et, dans leur bulle, font abstraction de leurs soucis.

Fiorella a récemment créé un atelier, Eveil de l'âme par la peinture, qui s'adresse à des personnes (trois maximum par

groupe) cheminant sur une voie spirituelle. Après une méditation un peu plus profonde que celle de l'Art-thérapie, elles appellent des Archanges ou des Guides dans le but d'augmenter leur taux vibratoire. Faisant abstraction du mental, elles choisissent les peintures les yeux fermés. Cet atelier, très différent dans son approche du TEPLÉ, a pour objectif de trouver des énergies d'ouverture du cœur en recevant des messages spirituels.

Elle travaille sur projet d'atelier individuel. Les yeux ouverts ou fermés, la personne choisit des couleurs que Fiorella teste au pendule pour savoir si elles correspondent à cette expérience. Elle peint en tenant la main de la personne pour se trouver en connexion avec elle. Les résultats de ses premières expériences se sont révélés assez bluffant.

Tout au long de son parcours et pour tous ses projets, elle a toujours pu compter sur son mari, Jean-François. Il l'a beaucoup aidée à prendre confiance en elle, l'a soutenue et encouragée à ne pas douter de ses propres compétences.

T.F





© Sven DE ALMEIDA - [svendealmeida.com](http://svendealmeida.com)

# L'or dans la poussière des seuils

Où digne était la pauvreté  
on a fabriqué la misère  
Dans les mains des enfants  
les armes ont remplacé les frondes  
Où la mort était simple  
On a créé des morts exemplaires  
Où il y avait des souvenirs il y a des commémorations  
La vie a perdu son odeur de naissance

\*\*\*

Dans le miel dense qui emporte  
dans le cri suffoqué faisant pourtant briser les pierres dans  
le regard sans éclat de l'enfant aux pieds froids dans les  
musiques griffées de rouille

L'Homme

en titubant cherche une source

Sa soif est dense

La sieste des serpents de plus en plus courte

\*\*\*

Comment dire cette manière d'ouvrir  
qu'à parfois le soir ?  
ce ruissellement de cendre que dénouent les chevilles ?

Oublions le poisseux l'offense  
la lance

Le pas sait où  
pour qui

aujourd'hui

\*\*\*\*

Entre pierres et lumière

le ciel parfois raconte sa version de la nuit  
éveillant quelques particules de possibles  
dans le prescrit des gestes

et l'aube

– de s'obstiner à ouvrir ses écailles –  
ensemence d'étonnantes suggestions  
dans la poussière des seuils

Françoise MATTHEY

Extrait de *De l'or dans la poussière des seuils* - Editions Empreintes

# Avec les fleurs

Comme un camion de 35 tonnes, la vie était passée sur son corps en écrasant sa santé et son psychisme. Disloquée, Adèle restait à terre, vide de toute réflexion positive. Ceux qu'elle aimait et qui l'avaient aimée, s'étaient éloignés incapables de supporter sa déchéance. Elle aurait voulu mourir mais, quelque chose de plus puissant qu'elle la retenait. Il lui fallait donc continuer à respirer, à mâcher des aliments insipides et à dormir les moments où elle le pouvait. L'insomnie était devenue sa seule amie d'autant que, lorsqu'elle dormait, d'horribles cauchemars s'ingéniaient à l'angoisser. Pourtant, c'est du sommeil que vint son salut. Un jour - elle ne dormait que de jour, son sommeil s'étant inversé - elle rêva qu'elle se promenait. L'air chargé de parfums doux et la lumière du soleil égayaient son cœur endolori. Durant ce rêve, elle se sentit si agréablement bien, qu'au petit matin, après avoir passé une nuit à regarder des séries, elle sortit se promener. Il était très tôt. Derrière les murs des maisons, les habitants se levaient à peine. Elle, était debout. Adèle en éprouva de la fierté. Un contentement paisible qui soulageait son moral embrumé. Sur la pelouse d'un parc poussaient des pâquerettes. D'habitude, elle ne prêtait aucune attention à ces fleurs minuscules et banales, un peu puantes, qui soudainement s'avéraient sublimes. Elles étaient comme elle. Uniques, simples et mal aimées. Elle en cueillit quelques unes et, en les cueillant, de la paix se faufila dans son âme. En rentrant dans son minuscule studio, elle les inséra entre les pages d'un livre et se coucha. A son réveil, elle se sentit apaisée. A partir de ce matin-là, Adèle sortit se balader régulièrement. A chaque promenade, elle poussait ses pas plus loin pour ramasser des fleurs ou des feuilles qu'elle séchait. Une fois, parmi les saletés que laissent traîner les gens, elle trouva un carton blanc. Elle commença à y coller ses fleurs séchées. Tous les jours, elle consacrait du temps à son collage. Au fur et à mesure que le tableau de pâquerettes, de renoncules, de trèfles ou de feuilles de chêne s'élaborait, Adèle reprenait des forces. Elle s'habitua à se coucher tôt pour se lever tôt. De plus en plus, elle appréciait la couleur des fleurs et du ciel tout comme les rythmes de la nature avec ses pluies, ses brouillards et ses chaleurs d'été. En hiver, elle ne pouvait pas ramasser de végétaux, mais l'air froid sur son visage ou ses bottes crissant dans la neige, la remplissait d'une joie inspirante qui l'amenait à travailler à ses collages avec ravissement. Après le premier tableau, elle en réalisa un deuxième puis un troisième et un quatrième.

Après le sixième, elle avait retrouvé l'enthousiasme d'exister et de créer une œuvre artistique. Elle ne savait pas si un jour ou l'autre elle l'exposerait. Peu lui importait. Elle aimait se promener, cueillir des végétaux, les transformer, et seul ce bien-être, qui lui apprenait à aimer la vie, comptait.

Dunia MIRALLES  
<http://www.dunia-miralles.info>



© ODRADE - [www.odrade.ch](http://www.odrade.ch)

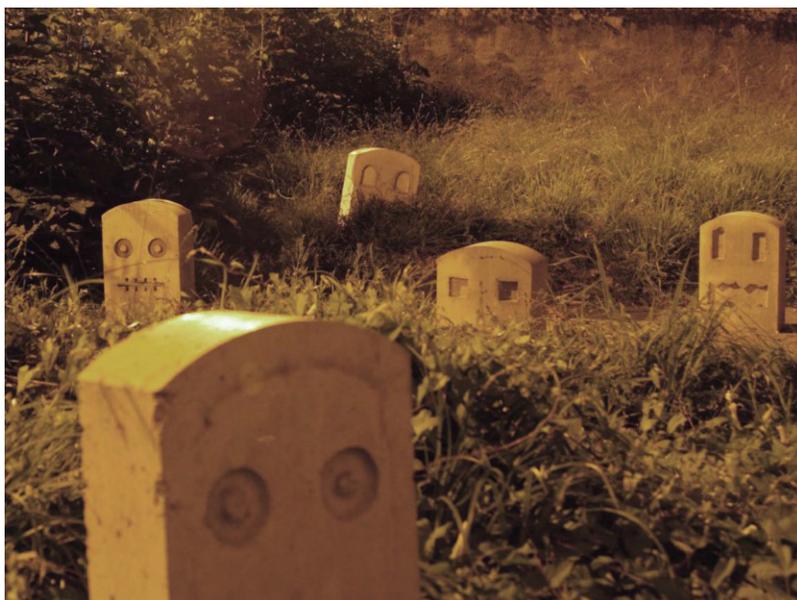
# Tu vas chez Madame T ?

*Unique exemple d'architecture de tradition médiévale dans le canton de Neuchâtel, située en face de la Collégiale de Valangin, une maison avec ses murs en pierres naturelles et ses poutres apparentes, abrite une association à but non lucratif, Madame T, qui offre un espace d'échange pour des activités culturelles et des créations diverses.*

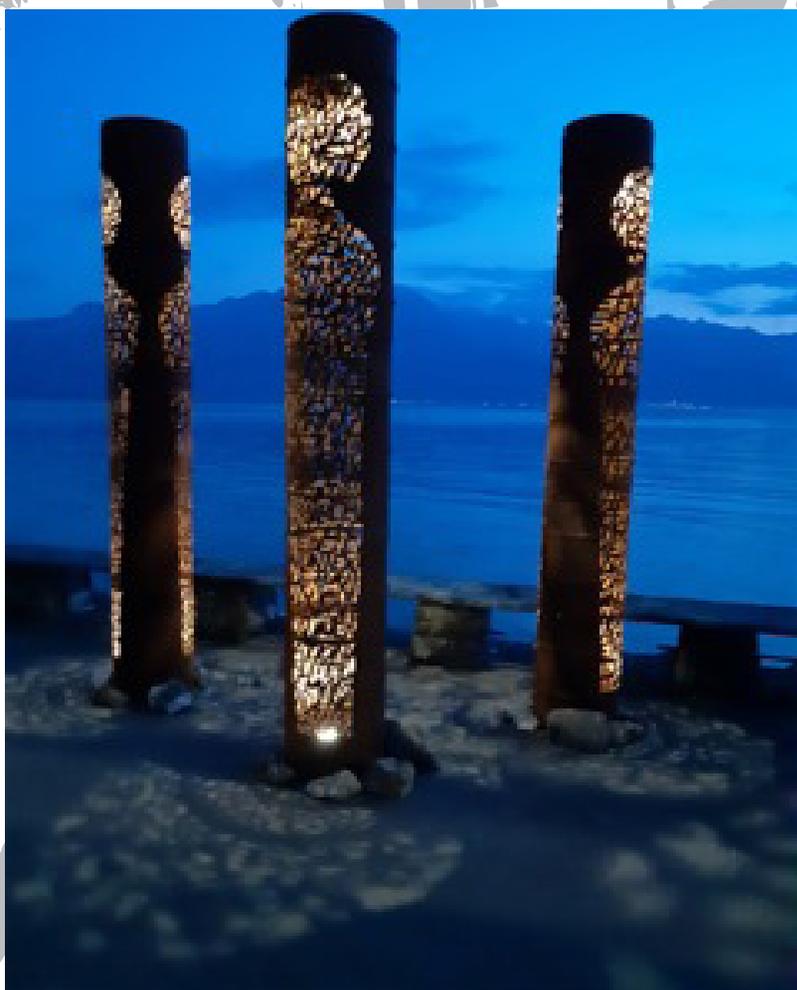
T.F

Avec sa copine Julie, le rêve de Camille Rollier était de réaliser un espace culturel. Au cours de leurs discussions, elles évoquaient le manque de lieu artistique au Val-de-Ruz et d'endroit ouvert à différentes activités, à des événements, à des dégustations de vins. Tout d'abord, elle cherchait un atelier mais l'idée de créer un espace culturel s'est vite imposée. Son père a acheté la maison et financé la restauration. Madame T est locataire. Initiatrice du projet, Camille est présidente de l'association pour laquelle il a fallu trouver un nom. Un parchemin, trouvé pendant les travaux, annonçait une soirée, organisée par le Parti socialiste à l'hôtel des Pontins, avec un spectacle théâtral, Madame de Bigaro. En parallèle, sa copine, qui avait bossé à la confiserie Weber, lui a raconté que le confiseur appelait T sa femme, prénommée Thérèse. Du coup, Madame T, ce nom qui sonne bien, en rapport avec la forme architecturale de la maison, leur a paru sympa, un peu mystérieux et ludique.

Bien que chacun et chacune aient un domaine spécifique, le comité discute de tout, toutes et tous ensemble. Barbara Gafner,



Manuel PERRIN



### Danièle CARREL

vice-présidente, donne des cours d'anglais, de yoga. Avec Perrine Journiac, céramiste et Camille, elle discute des artistes, de la cohérence des choix, des thèmes à proposer. Son compagnon, Nico, rédige les PV des séances, effectue un peu de comptabilité. Claire Schmid, secrétaire chez un chiropraticien, s'occupe des apéros, des vernissages. Elena Jeanneret, décoratrice murale gère la communication avec les médias. Bénédicte Verdu, psychiatre, s'occupe des sponsors. Mathieu Oppliger, un jeune architecte, va créer une enseigne et projette de mettre en avant l'aspect architectural du lieu. Tout le monde fait un peu de gardiennage. Pour les expos, Madame T. part d'un thème. Toutes et tous alimentent cette question : de quoi avons-nous envie de parler, qu'est-ce que nous avons envie de mettre en lumière ? Pendant les séances, ils et elles émettent des suggestions selon leurs connaissances: Pour « Nature », la troisième expo, Nico leur a recommandé Neil Villard, un photographe animalier de la région. Claire leur a parlé d'une bijoutière, inspirée par le végétal, le feu, les cratères. Camille a contacté une céramiste dont



### Maud SCHNEIDER

le travail était en cohérence avec le sujet. Ensuite, se pose la question de l'évènement à monter qui demandera beaucoup de temps et pas mal d'énergie. Souvent plus d'idées jaillissent que ce qui se pose, vraiment, après sur le papier. Pour la dernière expo, deux animations ont été organisées : une sur les plantes à croquer, l'autre sur les petites bêtes du bois mort. Des pages originales du dernier roman d'une écrivaine ont été suspendues dans la galerie. Un défilé de chapeaux a même été orchestré. Dans l'espace commun, non seulement, des cours variés peuvent être dispensés selon les intervenants du moment, mais aussi, des personnes extérieures au comité de Madame T. peuvent l'alimenter en projets divers (coworking, séance de travail, cours de diététique ou d'écriture, etc...).

Le thème de la prochaine exposition « Sur le chemin » traitera de l'idée de mouvement, de partir marcher. Dans l'ancien bourg, Manuel Perrin, sculpteur, orientera ses stèles en direction du Gibet et elles se déplaceront, une par une, tels des condamnés à mort, vers ce lieu où la seigneurie de Valangin rendait justice. Danièle Carrel, sculptrice, proposera des « sentinelles » gardiennes de nos libertés sur lesquelles sont inscrits les textes des droits de l'Humain. Maud Schneider, céramiste, a créé des baluchons et des chaussettes. Caroline Moireaux, de l'association Pieds libres, projettera son film sur ses huit ans de voyage autour du monde et nous en parlera. Une soirée présentera « La marche pour la paix » (Jaijagat), partie d'Inde, début octobre 2019, et arrivée à Genève, le 26 septembre 2020.

Cet espace culturel de qualité, social, humain, ouvert à tout le monde, avec une idée environnementale, n'a pas pour vocation d'être une galerie d'art pour l'élite. Pour Camille, à l'image de la pluridisciplinarité de nos vies, il est important de mélanger les petits mondes, habituellement séparés. Nous sommes tous et toutes un peu des Madame T !

# L'envers et l'endroit

*Il était un petit navire...* L'entrain de la chanson souvent entonnée en promenade, en randonnée pour nous distraire, enfants, de la fatigue ou de l'ennui rend bénigne, plaisante presque, une histoire promettant d'être atroce et nous en restons là, sans plus. Une fin miraculeuse vient par bonheur corriger le sort qui tomba malencontreusement *sur le plus jeune*. Y repensant aujourd'hui (est-ce cela retomber en enfance ?), une évidence s'impose à brûle-pourpoint : ils ont triché ! Le hasard a trop bien fait les choses en désignant le moussaillon naïf, frais émoulu, sans défense, promesse de surcroît de la chair la plus tendre dont l'attrait n'est pas moindre dans plus d'un conte. Les jeux de hasard ne vont pas sans la tricherie, réelle ou supposée. Souvent inactifs, les marins devaient s'y adonner pour tuer le temps, user de toutes les ruses qu'en vieux loups de mer ils connaissaient car, originellement, la chanson dit que le *navire ma lon lon lon / dessus la mer s'en est allé* et non qu'inexpérimenté il n'avait *ja ja jamais navigué*, version arrangée pour les besoins d'un vaudeville vers 1850.

Oui, les marins auront triché, mais comment le faire admettre à des enfants sans ruiner leur confiance nécessaire, fondamentale à l'endroit des adultes ? La chanson leur ment — l'envers et l'endroit — pour ménager leur sensibilité comme les parents leur cachent la vérité, leur mentent bien souvent, pour leur bien pensent-ils, comme, d'une manière bien moins avouable, les adultes ne cessent de mentir entre eux. Il sera toujours assez tôt de découvrir un monde où règnent duperie, ruses, détours, duplicité. Quitte à ce que la vérité sur le *petit navire* ne vienne au jour, par hasard, qu'à l'âge très avancé qui est le mien aujourd'hui.

Pierre CHAPPUIS

## Note de la rédaction

Si vous souhaitez vous remémorer les paroles exactes de cette comptine :

[www.paroles.net/chansons-enfantines/paroles-il-etait-un-petit-navire](http://www.paroles.net/chansons-enfantines/paroles-il-etait-un-petit-navire)

# Rose et Régine

Rose connaissait Régine depuis l'adolescence. Régine (maintenant présidente d'un groupe de bienfaisance dont le nom pompeux mélangeait chevalerie, noblesse et religion) avait fait un beau mariage ... si la beauté d'une union se mesure au blé du conjoint. Cela expliquait sa renommée locale. Elle était l'épouse de Monsieur Luc C. Certes, C. avait des défauts, parmi eux l'absence de particule à son patronyme. Pas de chance pour une vieille famille ayant fui 1789. Mais, il disposait de l'essentiel – la fortune donc – pour la présidente dont le prénom était oublié. Il fallait en effet l'appeler « Madame Luc », Régine ça sonnait trop popu. Elle s'installa dans le manoir familial de l'époux, devint une femme d'intérieur « modèle » ... ce modèle majoritaire dans les classes bourgeoises jusqu'aux années 50. On était à la fin des années 70.

Qu'est-ce qui énerva Rose au point de mettre en œuvre un scénario confondant à l'encontre de celle qui ne se faisait plus nommer Régine ? Peut-être des rancunes qui dataient de leurs juvéniles premières amours rivales ? Plus sûrement, ce que Rose appelait une hypocrisie crasse de Mme Luc, prête à mettre en avant les bonnes œuvres et actes généreux (ils l'étaient) du groupe caritatif mais, politiquement, d'un conservatisme puant. Sur tout sujet sociétal, le couple C. exhibait ses positions rétrogrades, finançait les comités qui s'attaquaient aux réformes légitimes favorables aux plus modestes. Ce qui fit déborder le vase, ce fut la votation sur la création d'un dispensaire. Ce lieu d'accueil était une urgence, selon tous ceux qui connaissaient le terrain social du vallon, à la suite de l'apparition d'une nouvelle précarité due à la fermeture de plusieurs usines. A quelques voix près, cela fut rejeté. M. Luc développa un zèle efficace, signa moult chèques en faveur des neinsagers, lesquels triomphèrent avec le slogan rabâché « *La liberté individuelle, pas l'assistanat* ». La liberté du loup dans la bergerie...

Le même mois, un dîner de bienfaisance au prix exorbitant et au profit des enfants chiffonniers du Caire faisait l'objet d'une promotion ciblée. Le prix élevé avait l'avantage de garantir un beau bénéfice mais également celui d'éviter la présence d'indésirables au vu des critères des organisatrices, Régine à leur tête. Cela fut connu de Rose qui cogita une réplique.

Généreuses et préoccupées du sort de démunis, ces dames patronnesses l'étaient. Mais elles l'étaient comme le sont ces familles américaines qui aident les noirs d'Afrique tout en ignorant ceux paupérisés des banlieues de leurs propres villes, leur



© DEBUHME - debuhme.com

refusant même, jusqu'il y a peu, les droits civiques basiques.

Rose conçut qu'il serait fructueux qu'à la sélecte soirée au menu gastro, se joignissent des pauvres, des vrais, incarnation locale des miséreux du Caire, de Bombay ou Bogota. Des préca-risés, victimes du néolibéralisme juteux, gens d'ici ressemblant à ceux auxquels était destinée la générosité des invités. Il est probable que la police – la « sécurité » plutôt, ainsi qu'il est tendance de dire aujourd'hui – serait appelée pour éloigner ces importuns. Comme si le Christ avait l'idée indélicate de venir troubler un repas de Noël, avec père et mère, voire âne et bœuf, parce que l'hospitalité leur serait refusée partout ailleurs !

Ils furent huit à débarquer dès l'apéritif, conduits par Rose, l'insurgée, qui eut l'honnêteté de dire que l'issue s'avéra imprévue. Sur un point, elle avait anticipé juste : Régine, hors d'elle, exigea l'exclusion manu militari des intrus, par du renfort à appeler. Le but de la manœuvre, pour Rose, était de faire péter un câble à la cheffe des patronnesses. C'était réussi.

Mais, surprise, parmi les convives, certains se rebiffèrent et demandèrent que l'on reçoive à table ces hôtes inattendus ... ce qui advint, la majorité s'affirmant en faveur de cet accueil. Fructueux, cela le fut.

Jean-Claude ZUMWALD

Tirée du polar *Les deux squelettes* - Éditions Mon Village

# L'art n'a pas de prix !

La chaleur écrase la ville. Il transpire à grosses gouttes, ce monsieur qui longe les trottoirs et s'arrête parfois au seuil des magasins ou devant certaines entrées de maisons. C'est qu'en plus, il porte un gros sac, qu'il dépose parfois à ses pieds, le temps de reprendre ses forces et de boire un peu d'eau à la bouteille qu'il porte à la main.

Certains passants se retournent sur son passage, d'autres semblent l'ignorer totalement. Un clochard qui passe son été à mendier dans des endroits fréquentés, où il trouvera toujours un coin pour dormir ? Non ! Il ne paraît ni déguenillé ni amaigri, il ne tend pas la main, ne cherche manifestement pas à apitoyer les gens sur son sort.

A voir sa peau sombre et sa démarche peu assurée, il doit certainement venir d'ailleurs. Sûrement un de ces réfugiés qui habite le centre installé récemment en périphérie et qui erre toute la journée, faute de pouvoir travailler. Mais que transporte-t-il donc ? Des cartouches de cigarettes ? De l'électronique de contrebande ? Des bijoux volés ?

De prime abord, difficile de dire ce que contient son sac ! Il ne l'ouvre qu'après s'être assuré de l'intérêt des personnes qu'il a pu accoster, gérants de boutique, gardiens d'immeuble ou même simples habitants du quartier. Et ensuite, vous ne voyez qu'un paquet soigneusement enroulé dans plusieurs couches de tissu. Enfin, après un long déballage apparaît l'objet tant protégé, à ne toucher qu'avec précaution, du bout des doigts.

Une statue africaine, de bois lourd, très patinée, représentant une femme à la coiffure finement tressée, aux seins dressés, aux deux mains posées sur le ventre, aux fesses rebondies, le bas ventre dissimulé sous un pagne de raphia. « *Un superbe objet, digne d'un musée, directement hérité de mes ancêtres, pas cher du tout, une rareté* ».

Mais personne n'en veut, les gens se méfient ! Trois cents francs, c'est beaucoup pour une simple copie comme il en circule dans tous les marchés, fabriquée à la chaîne et qui n'a jamais servi ! Et s'il s'agit d'une pièce authentique, son prix paraît trop bas pour être honnête, elle pourrait résulter d'un trafic illégal, beaucoup de commerçants peu scrupuleux profitent ainsi du patrimoine des pays émergents.

La journée s'est écoulée, le soir va tomber. De guerre lasse, fatigué d'avoir tant marché, notre marchand d'art improvisé s'est assis sur un des bancs qui s'égrènent le long du lac. Il doit s'en faire une raison, ce n'est donc pas aujourd'hui qu'il

s'enrichira. Certains de ses compagnons d'infortune le lui avaient déjà dit avant même qu'il échoue dans cette ville, les gens d'ici n'ont pas autant d'argent que les migrants ne le croient !

Mais contemplant encore une fois son trésor, il en vient à se dire qu'à toute chose malheur est bon. Après tout, cette statue, s'il ne la vend pas, c'est peut-être parce qu'il y tient plus qu'il ne veut se l'avouer, que sa valeur s'avère proprement inestimable ! Car l'art qu'elle implique n'est pas que décoratif, il plonge loin ses racines, embrasse toute l'existence.

Et de fait, en la parcourant plusieurs fois du regard, il retourne maintenant à son passé, au bonheur des moments vécus avec sa mère, puis avec la jeune femme qu'il a aimée et qui pourrait un jour le rejoindre ici, qui sait ? Les vagues qu'il entend lui semblent celles de l'océan de son enfance où il courait se plonger le soir en compagnie de ses sœurs, les pigeons qui roucoulaient dans les arbres des quais lui rappellent l'immense forêt peuplée d'oiseaux multicolores où il aimait se perdre avec son amie. Un petit paradis retrouvé à bon compte !

Nicolas ROUSSEAU



# La pie

Ma grand-mère me disait toujours que la nature est une leçon de vie perpétuelle pour qui sait observer. Qu'elle enseigne la diversité et le sens du détail, qu'elle nous apprend la tolérance. Que la nature est le juste reflet de l'homme et que celui-ci devrait s'en inspirer plus que d'un miroir.

Plus jeune, je ne saisisais pas l'entier de ses propos. Enfant, je ne comprenais pas que sa vision du monde allait par la suite guider mes pas. Pour la fillette de huit ans que j'étais, ma grand-mère était toute en rondeur et en douceur. Elle m'accueillait pour le goûter avec de bonnes tartes ou des compotes maison, me choyait et me câlinait. Elle jouait avec moi, au ballon ou à des jeux de société, sans jamais me reprocher ma maladresse ou mes emportements. C'était tout ce dont j'avais besoin à l'époque. Mes parents travaillaient beaucoup et cette présence apaisante et bienveillante était pour moi un ilot de repos dans le tourbillon de la vie quotidienne.

Depuis, j'ai bien grandi. Je suis devenue mère, puis grand-mère à mon tour et je m'étonne presque chaque jour de la justesse de ses paroles. Quelle lucidité chez cette femme qui n'avait pas fait d'études, qui n'avait pour connaissances que celles qu'elle avait elle-même durement acquises par sa seule volonté.

En impressionniste, ma grand-mère disait que la neige n'est pas blanche, qu'elle a toutes les tonalités, du bleu au jaune, en passant par le gris ou le rose. Comme l'âme. Que nos yeux peuvent nous leurrer si nous n'y prenons pas garde et que l'évidence est une forme de trahison pour la diversité du monde.

Elle affirmait que la force se trouve aussi dans l'infiniment petit, qu'une fourmi a plus de puissance qu'un homme, et qu'en ce sens celui-ci doit garder une certaine modestie face à ses faiblesses. Que toute force a son revers, comme une médaille. Et que l'humilité est une belle qualité.

Elle aimait prendre l'exemple de la pie, estimant que cet oiseau avait tout à gagner à être connu et reconnu. Que sa mauvaise réputation ou son chant rocailleux n'étaient pas un hommage à son plumage, tout en subtilités. Elle me parlait de ces plumes que l'on croit blanches et noires, mais qui possèdent des tons de bleu et de vert d'une grande délicatesse. Que le détail est parfois plus important que l'ensemble. Qu'il ne faut pas s'arrêter à la première perception, qu'elle nous trompe trop souvent pour nous y fier. Qu'un être est plus que son allure, sa voix ou son passé. Qu'il vaut toujours mieux que l'impression qu'il donne. Comme l'homme.

Elle adorait la nature et en défendait les droits inaliénables en un temps où ces questions ne se posaient pas. Pourtant, son propre fils et sa propre fille la qualifiaient de douce rêveuse et souriaient en secret de sa philosophie de vie. En réalité, elle était en avance sur nous tous.

Aujourd'hui, ma grand-mère n'est plus. Mais sa vision du monde conduit mon regard à ne pas me contenter de l'évidence. A trouver en chacun la richesse qu'il recèle. Même si elle n'est qu'une infime nuance dans une âme.

Catherine BEX



© Julien BUKOWSKI - [julienbukowski.ch](http://julienbukowski.ch)

# Faire paraître l'avenir couleur de rose

Souriant et optimiste : telles sont les contraintes posées d'emblée par le rédacteur en chef, venu frapper à la porte d'un auteur. Était-ce la bonne ? A voir, tant littérature et bons sentiments ne font pas toujours ménage heureux. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les divers classements des « meilleurs livres de tous les temps », dont les premières places, tout comme les suivantes, sont davantage occupées par des œuvres où la nostalgie le dispute aux regrets, la perte aux trahisons.

L'optimisme s'y fait rare et l'on sait bien, depuis qu'Antonio Gramsci l'a écrit, qu'il est davantage de volonté que de raison. Le sourire, à vrai dire, l'est moins, et les grands livres qui nous l'offrent, de bout en bout parfois, ne manquent pas. Ainsi, entre autres exemples, des Trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, une gourmandise du 19<sup>e</sup> siècle, très éloignée encore de sa date de péremption.

L'histoire est connue. Elle est de courage, d'amitié, de fidélité, d'infidélité aussi. Elle est de ruse, de rebondissements, de cavalcades et de duels à l'épée. On en tourne les pages en souriant (moins dans les dernières cependant), cela malgré les coups tordus, les corps malmenés et transpercés, les perfidies qui témoignent de la noirceur et de la complexité de l'âme humaine. Que les gentils l'emportent à la fin ne suffit toutefois pas à qualifier ce roman d'optimiste ; ils auront en chemin trucidé bien des gêneurs, souvent innocents, et décidé, victimes et juges à la fois, de l'exécution froide et sans appel de leur plus farouche ennemie, la sombre et hivernale Milady de Winter.

Il était dit pourtant que la consigne de l'Ubac serait respectée et si le cas du sourire est réglé, celui de l'optimisme, à y regarder de près, l'est aussi. Il est à trouver dans la littérature elle-même, dans la capacité qu'ont les livres à nous emporter, nous dépayser, nous émerveiller, bref, à embellir notre quotidien. « *Pourquoi écrire*, notait Olivier Rolin, *si ce n'est en effet pour arriver à de la beauté avec les mots.* »

Attendant impatiemment le retour de mission du valet de d'Artagnan, Athos répond à l'inquiétude de ses amis en relevant que s'il n'arrive pas, « *c'est qu'il aura été retardé, voilà tout. Il peut être tombé de son cheval, il peut avoir fait une cabriole par-dessus le pont, il peut avoir couru si vite qu'il*

*en ait attrapé une fluxion. » Et alors ? Pour le mousquetaire, la vie s'apparente à « un chapelet de petites misères que le philosophe égrène en riant. Soyez philosophes comme moi, messieurs, mettez-vous à table et buvons ; rien ne fait paraître l'avenir couleur de rose comme de le regarder à travers un verre de chambertin. » Ou de vin neuchâtelois, pour rester local, un bon livre à la main.*

Frédéric MAIRY



© MAOU - [www.maou.ch](http://www.maou.ch)

# Chamboulement

épargnés du doute  
non effleurés  
par la fragilité  
passez votre chemin

\*\*\*

à table  
parfois  
il craque

à ses parents  
il confie

*je voudrais être comme les normaux*

\*\*\*

les tourments  
ralentissent ses mouvements  
enserrent ses paroles  
corps et âme mis à mal  
réminiscences familiales  
encore brûlantes  
vie d'éteignoir

\*\*\*

oublier  
l'alcool

les médicaments  
figer le temps aussi  
pour ne plus en perdre trop  
et franchir le pont  
des désillusions

\*\*\*

il se lève  
le pas

encore incertain  
griffonne

sur un morceau de papier  
*ne plus tourner le dos à la vie*

\*\*\*

depuis deux mois  
la jeune fille arpente  
les larges corridors  
du lieu d'accueil  
à la recherche  
de la passerelle  
qui fera cheminer  
la souffrance vers les mots

\*\*\*

## Lendemain de fête.

- Mais comment avez-vous fait ça Monsieur Hummel ?
- Me souviens plus...
- On le casse ? Le marteau est stérilisé.
- Non! C'est du Ming !



© PLONK & REPLONK - [www.plonkreplonk.ch](http://www.plonkreplonk.ch)

même place à table  
à chaque repas  
regards échangés  
ou pas  
chacun son pilulier  
à côté de l'assiette  
vies  
usées d'issues sans fin  
ça ne va pas  
sans dire  
ça ne coule pas  
de source  
les grains de sable  
érigent une muraille

Philippe REBETEZ

Extrait de *Derrière la palissade* - Editions Samizdat

# La clé

En ce temps-là, c'est-à-dire dans les années 1960-70, les meilleurs endroits pour apprendre l'italien ou l'espagnol, en Suisse, étaient les chantiers, de jour, les cercles, le soir. Avec tapas, jambon, Rioja ou salami, fromage, Chianti.

La population helvétique était divisée. Entre ceux qui accueillaient les nouveaux arrivants soit par nécessité (on avait besoin de bras) ou par humanité, et ceux qui avaient peur d'être envahis. On se souvient des initiatives xénophobes de Schwarzenbach et de l'extrême droite qui voulaient en expulser une bonne partie. Il y avait *eux* et *nous*. Eux, c'était la menace, nous la sécurité.

Des suisses allaient en vacances « à l'étranger », autrement dit, hors de nos frontières. Ils en revenaient avec la ferme conviction que notre pays était vraiment propre, sûr, et la nourriture excellente.

J'allais à l'école primaire à La Chaux-de-Fonds, au collège de l'Ouest. Nous étions en 1960. J'avais sept ans et j'étais en deuxième. Un matin, on frappa à la porte de classe, la maîtresse cria « *entrez !* » Apparut le directeur accompagné d'un enfant de notre âge. C'était Paolo. Le directeur nous demanda de bien l'accueillir. Il venait d'Italie, n'était pas en Suisse depuis très longtemps. La maîtresse fit un grand sourire, dit « bien sûr », remercia le directeur, souhaita la bienvenue au nouveau. Lui indiqua le seul pupitre libre au fond de la classe.

Je l'aimais bien, moi, Paolo, avec son accent chantant et son français approximatif avec des mots bizarres qui nous faisaient rire. La maîtresse ne trouvait pas ça rigolo et elle le reprenait d'un ton sec. On dit comme ça et pas comme ça.

Je trouvais injuste l'attitude de la maîtresse à son égard mais je ne savais pas quoi faire de ce sentiment (je n'apprendrai le sens du mot *souffre-douleur* que bien plus tard). Alors, comme les autres, je me tenais à l'écart de Paolo.

Vint l'histoire de la clé du pupitre de la maîtresse. Un matin, avant une récréation, elle y était, après la récréation, elle n'y était plus. La maîtresse nous interrogea. Personne ne se dénonça. Elle menaça. Mais personne n'avoua être l'auteur de ce méfait et, s'il s'agissait d'une plaisanterie, il était bien trop tard pour lever la main et dire, « *c'est moi Madame, c'était pour rire* ». La peur de la punition était trop forte.

La maîtresse fit une dernière tentative : « *Paolo, tu n'as pas une idée où pourrait être cette clé ?* » Paolo secoua la tête,

émit un faible, « non ».

La maîtresse décida alors d'employer les grands moyens. De recourir à la magie. Jouxant la salle de classe, un cagibi servait à ranger du matériel scolaire. Elle le transforma en un détecteur de mensonges. L'après-midi, elle nous fit entrer là-dedans chacun notre tour. Elle avait installé une petite table avec une bougie et un plat. Nous devions plonger une main dans le plat. Si nous étions innocent, rien ne nous arriverait. Mais le coupable ressentirait une terrible décharge électrique.

Dans le plat, il y avait de la farine et la maîtresse nous faisait promettre de garder le secret après l'épreuve. Nous étions obéissants à l'époque et personne ne s'avisait de révéler le stratagème.

Paolo, terrorisé à l'idée de recevoir une décharge, résista à tremper ses doigts dans la farine. Fut déclaré coupable. Puni.

Le lendemain, la clé réapparut et la maîtresse dit à Paolo que s'il avait avoué tout de suite, on aurait pu s'épargner cette enquête et lui n'aurait pas eu à faire tous ces calculs en devoir à la maison.

Je n'ai jamais su qui avait subtilisé la clé mais je savais bien que ce n'était pas Paolo. Nous avons reçu une belle leçon d'arbitraire et de xénophobie (j'apprendrai ce terme-là aussi bien plus tard).

Je n'ai pas supporté ce geste d'injustice à l'égard de Paolo. J'étais révolté. Du haut de mes sept ans, le cœur battant la chamade, je suis allé au secrétariat, ai demandé à voir le directeur. Heureusement, il était dans son bureau et il accepta de m'accueillir. Je lui racontai les brimades dont était victime Paolo et le tour de magie de la maîtresse. Le directeur m'assura qu'il interviendrait.

Le lendemain, à la première heure, la maîtresse demanda à la classe qui était allé se plaindre à la direction. J'étais assis au premier rang. Je me retournai pour voir qui était le responsable. Je venais d'apprendre la dissimulation.

Claude DARBELLAY

# Filigrane

Tout est blanc et silencieux dans cette chambre d'hôpital. Je vais mourir cet après-midi, après avoir fermé définitivement, ce livre que je relis souvent et qui m'a accompagné partout. Mais avant ce départ tant attendu, je veux laisser ce mot. A toi, Théobald, qui ne connaît que la cupidité. Sûr, que tu ne manqueras pas d'explorer mes effets dès qu'ils m'auront rangé dans leur affreux tiroir métallique.

Je ne te demande pas de me pardonner d'avoir été une mauvaise mère, comme tu es resté, pour moi, un fils décevant.

Tout a commencé assez banalement. Lors d'une soirée terriblement ennuyeuse. J'étais accompagnée de René, mon futur mari, tout aussi ennuyeux. Inconvénient mineur, si l'on considérait l'épaisseur de son portefeuille. Je végétais dans un cocon cotonneux et un peu écœurant. J'ai repéré Antoine assez aisément. Il devisait avec une blonde taille 34, au décolleté peu naturel. Il comptait, concentré, les morceaux de cerises de son cocktail. Il semblait se morfondre autant que moi.

Je passe sur les détails de la parade de séduction mutuelle. Il m'a emporté, laissant mon lamentable René, épuiser la chance de me retrouver dans cette réception.

Notre histoire s'est mise si naturellement en place. Lui, habitait pour des raisons professionnelles (une activité assez secrète liée à la répression du grand banditisme), dans une métropole européenne. Moi en France. On se voyait le plus souvent possible, mais les semaines solitaires étaient longues et difficiles à supporter. Je l'attendais comme on attend le froid apaisant sur une brûlure intense. L'âme dans des flammes ardentes.

Antoine était très discret, un charme fou, de la douceur sauvage et des mains magnifiques. Notre amour avait vite opté pour la grandeur d'un continent. Tous les mois, il me jurait une mutation rapide, que nous serions bientôt réunis pour toujours.

Au début de la quatrième année, la bague de fiançailles me paraissant plus brillante encore, il est venu m'annoncer la grossesse de sa collègue. Je n'ai pas tout de suite compris ce qu'il m'expliquait en phrases confuses. Jamais, je ne l'avais vu aussi perdu. Puis les images m'ont assaillies, insoutenables, lui et une autre femme. Je suis tombée dans un gouffre sombre et terrifiant. Des mois de noir, de gris avant l'ultime coup de talon du fond de la piscine. Et, enfin, la délivrance de l'oubli.

Vingt ans plus tard, cette triste histoire était très loin derrière moi. J'avais vécu déjà plusieurs vies. A la suite de la publication d'un recueil de poésies gentiment érotiques qui plaisait beaucoup dans les salons parisiens, j'étais présente au



© Adam VOGT - [www.adam-vogt.com](http://www.adam-vogt.com)

salon du livre ArTliT. Une petite foire littéraire prétentieuse. Auteurs pathétiques, la poitrine de coq bien bombée, dindes bien ficelées et piquette de la communauté mondiale. Mais, contre toute attente, l'organisateur était un jeune homme, de vingt-quatre ans, délicieux. Ça été le coup de foudre. J'étais sérieusement d'occasion, mais Théo était très épris. Mon âge l'attendrissait. Moi, je buvais du penthotal en fût. Une passion qui reléguait soins antirides et conventions très loin dans les plis en cuir de mon sac de voyage. Nous avons passé la semaine dans un tourbillon de sensations que j'avais oublié. Il était fou de moi, au point de m'apeurer dans les rares instants de lucidité que me laissaient nos cigarettes allumées. Le dernier jour, avant le départ, devait être déchirant. Je n'ai pas été déçue. Son père et sa sœur venaient le chercher pour un dîner en famille. Je me suis arrêtée sur la main tendue et manucurée de l'homme en face de moi, au même moment où il a dû avaler sa cravate.

Le premier amour de ma vie. Antoine. Devant moi, avec il est vrai, des cheveux gris, mais les mêmes longs doigts fins de pianiste, et le même regard un peu flou. J'avais couché avec son fils. J'ai compris les gestes, les mots. Des attitudes doivent se transmettre entre père et fils dans une infinie subtilité. Pas de sang neuf dans mon irrésistible attirance pour Théo mais en filigrane le comportement de son géniteur. La mémoire des cellules partagées. J'ai couru longtemps, sans savoir sur quel trottoir j'allais vomir.

Antoine a tout avoué à Théo qui s'est suicidé peu après. Il a laissé un petit mot, griffonné comme un enfant : « *A votre tour l'atroce douleur* ».

Je n'ai jamais oublié. Dans l'existence, nous avons rarement une deuxième chance de rencontrer un tsunami du cœur et je n'ai même pas eu le courage de me détruire après cette plaisanterie douteuse de la vie.

Je sais, Théobald mon fils, que ton seul tourment est financier. Alors, tu peux prendre tout mon argent pour paver ton studio d'or, ça m'est égal. Je ne m'intéresse plus à ce que tu fais depuis des années. Nous deux, ça n'aurait pas pu fonctionner. Peut-être le comprendras-tu aujourd'hui.

Je ne donnerai à la mort que la deuxième partie de moi-même, la première s'est envolée il y a longtemps déjà.

Dieu ne gagne pas toujours.

Catherine DUDENHOEFFER



© Anne BORY - [www.annebory.ch](http://www.annebory.ch)



Kristian DILL - [www.kristiandill.com](http://www.kristiandill.com)

*L'intelligence, c'est comme les parachutes,  
quand on n'en a pas, on s'écrase.*

*L'intelligence, c'est le seul outil qui permet à l'homme  
de mesurer l'étendue de son malheur.*

*La détente : faut surtout pas appuyer dessus !*

Pierre Desproges

# Quartier Général



© Maya ROCHAT  
Exposition Breathe Mother jusqu'au 11 octobre 2020

# Centre d'Art Neuchâtel

[UBAC] 838



© Julien CREUSET - [www.juliencreuzet.com](http://www.juliencreuzet.com)



© Gina PROENZA



© Eddie TAZ  
[www.facebook.com/pages/category/Photographer/  
Eddie-taz-303455170065115/](https://www.facebook.com/pages/category/Photographer/Eddie-taz-303455170065115/)

*La qualité d'un homme ne se mesure pas au nombre de fois  
où il tombe, mais au nombre de fois où il se relève.*

Harlan Coben

**Imprimerie Monney Service  
032 913 67 00**

Les propos tenus n'engagent que les rédacteurs des textes présentés.

**Participants La Joliette:**

Maryjo - Claude Huguenin  
Sven Thiebaud (photographie)  
Olivier Chitacumbi (peinture)

**Ecrivains de l'AENJ**

**www.aenj.ch :**

Emmanuelle Delle Piane  
Thierry Amstutz  
Odile Cornuz  
Lucienne Serex  
Simon Vermot  
Françoise Matthey  
Dunia Miralles  
Pierre Chappuis  
Jean-Claude Zumwald  
Nicolas Rousseau  
Catherine Bex  
Frédéric Mairy  
Philippe Rebetez  
Claude Darbellay  
Catherine Dudenhoefler

**Swiss Comics Artists Association**

**www.bd-scaa.ch :**

SAM - Elyn - Odrade - Debuhrme  
Bene & Gilles K. - Maou  
Adam Vogt - Anne Bory

**Dessinateurs La Torche 2.0 :**

Vincent L'Epee - Alessandra  
Vincent

**Graffeurs :**

Baro - Philippe Baumann - Soy - Silas

**Illustrateurs :**

John Howe - Nicolas Sjöstedt

**Photographes :**

Fabien Nissels - Guillaume Perret  
Sven De Almeida - Eddie Taz

**Centre d'Art Neuchâtelois :**

Julien creuzet - Gina Proenza

**Quartier général :**

Maya RoCHAT

**Inclassables :**

Plonk & replonk

**Couverture :**

Benjamin Boillat & La Fleur

**Rédacteur en chef & interviews :**

Thierry Faux

**A votre service!**

La Joliette dispose de moyens et de compétences pour vous rendre service:

**Communication:** graphisme, mise sous pli, reliure plastique

**Artisanat:** articles cadeaux, mandats et création sur demande, meubles en carton, décorations de tables

**Gourmandises faites maison :** sirops, confitures et conserves

**Jardin:** entretien, petits travaux paysagistes

**Menuiserie et maçonnerie:** travaux sur mandat, création, rénovation

**Bois:** bois de feu en sac et en stère, bûches finlandaises, livraisons

**Transports:** débarras, livraisons

**Salles:** à disposition sur demande

**Location:** tables et stands de marché

*Les hommes naissent libres  
et égaux en droit.  
Après ils se démerdent.*

Jean Yanne

**Cafétéria**

Du lundi au vendredi: 13-17 heures  
Le samedi: 9-16 heures

*Il est plus facile de jouer au mikado  
avec des spaghettis crus qu'avec  
des spaghettis cuits.*

Philippe Geluck

**La Joliette – CSP**

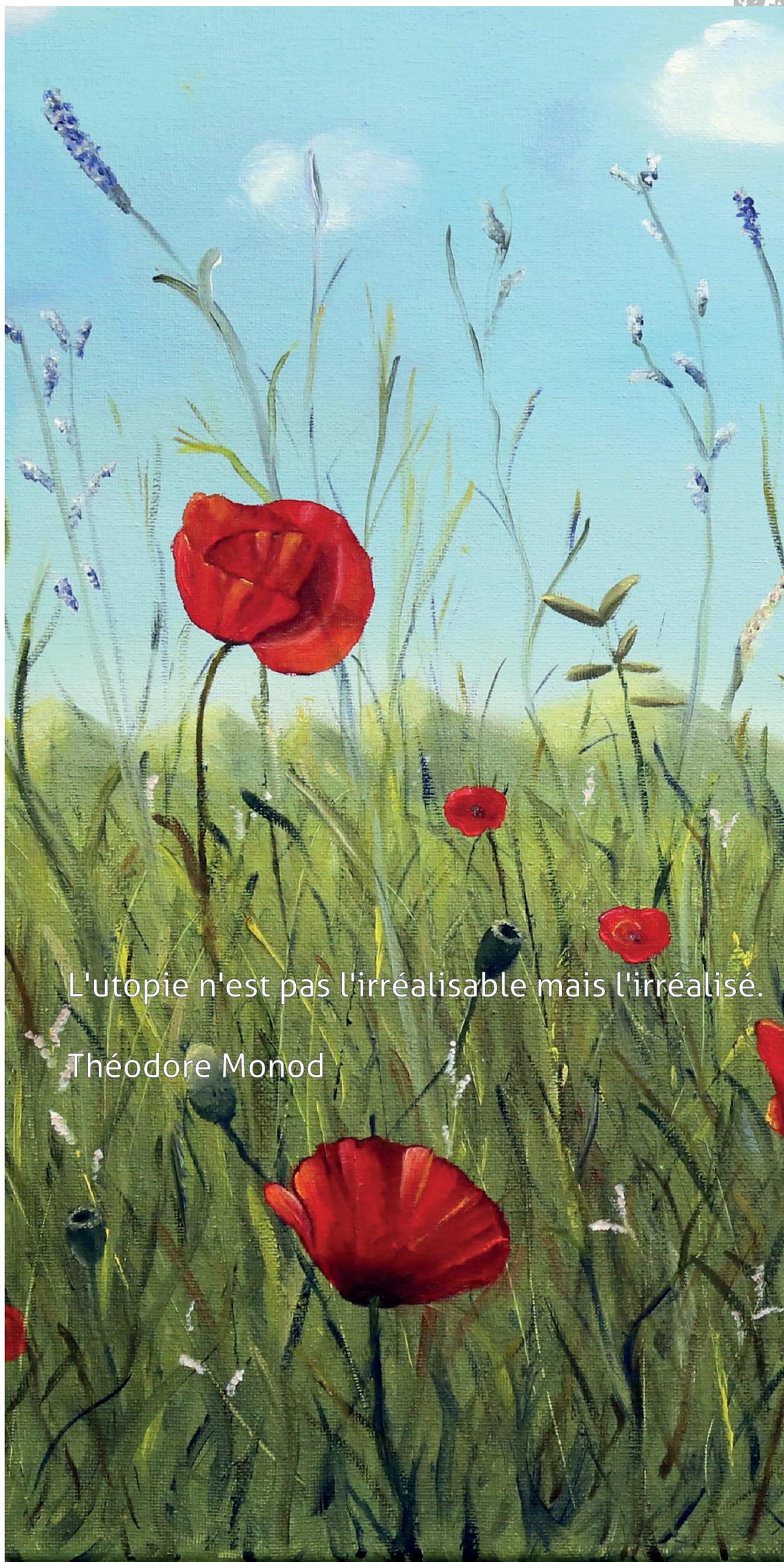
**La Jonchère 40**

**2043 Boudevilliers**

**032 886 91 60**

**CSP.LaJoliette@ne.ch**

**www.joliette.ch**



L'utopie n'est pas l'irréalisable mais l'irréalisé.

Théodore Monod